

## NOS DOCTRINES LITTÉRAIRES

---

La question d'une littérature canadienne possible, disputée autrefois, ne se pose plus. Nos lettres se développent, elles acquièrent un caractère plus personnel à mesure que notre peuple, prenant conscience de lui-même, tend vers une activité intellectuelle qui lui soit propre. La littérature est l'expression sensible de la pensée d'un peuple, et le nôtre, s'il n'a trouvé encore les formes d'art qu'il souhaite, persévère dans sa volonté d'y atteindre. Nos lettres seront le miroir où se réfléchiront l'âme de la nation, sa manière de penser, de sentir, de réagir en face de la nature et de la vie. Or, le premier trait caractéristique de notre peuple, c'est bien sa foi intense, son attachement au catholicisme. De plus, selon la définition de M. Antonio Perreault, notre race est « appren-tée par toutes les fibres de son âme à la race française, et caractérisée par des traits empruntés à la terre canadienne. »<sup>1</sup> Cette littérature que nous désirons, à laquelle nous travaillons, elle sera donc catholique, française et canadienne.

Elle sera catholique, car l'idée catholique ne se sépare point de l'idée canadienne-française. Notre peuple est né d'une pensée d'apostolat, sa mission fut toujours de porter en avant le flambeau de la foi, en Amérique d'abord, dans le monde ensuite, par l'action de ses missionnaires. Il est donc naturel, chez un peuple comme le nôtre, que les arts et les lettres témoignent d'une foi profonde. Et ce, aujourd'hui plus que jamais, maintenant que les hommes de l'élite, les chefs spirituels compren-

<sup>1</sup> Enquête de l'Action française: *Notre avenir politique*, 1922.

ment davantage la valeur sociale du catholicisme. Car il s'est produit chez nous, il y a une vingtaine d'années, un réveil intellectuel marqué, au cours duquel la nécessité d'un sentiment national, imprégné de sens catholique, est apparue urgente. Les écrivains canadiens, pour peu qu'ils comprennent le rôle et l'influence qu'ils sont appelés à exercer, se doivent de penser, d'écrire, d'agir comme des hommes de foi. Nous disons agir, et nous insistons sur le terme, car l'écrivain, chez nous, se double d'un homme d'action; le dilettantisme élégant n'est pas de mise, pas plus que l'art pour l'art, dans un pays comme le nôtre, tout de rudesse et de force, où la lutte fut toujours la loi du moment, lutte contre la nature et contre l'indigène, lutte contre l'envahisseur, contre la persécution incessante du conquérant. Nos lettres seront catholiques, écrit encore l'abbé Lionel Groulx, parce que, « dans un pays aux croyances si diverses, c'est un devoir de nos esprits de confesser le Christ, l'Évangile et l'Église; parce que c'est diminuer sa pensée que de la vider de sa substance religieuse, et que c'est mal servir l'Art que de le découronner de la vérité. »<sup>2</sup>

Notre littérature sera française. Dans un article qu'il donnait à l'*Action française*, en 1922, le Père Ceslas Forest, O. P., écrivait: « Pour conserver notre âme nationale, pour mettre notre vie intellectuelle en harmonie avec elle, il faut que nous fassions de la France, selon une expression connue, notre patrie intellectuelle. »<sup>3</sup> La province de Québec, gardons-nous de l'oublier, est une province éloignée de la vieille France. Les Canadiens sont français de sang. Leur langue est française, moins

<sup>2</sup> L'*Action française*, février 1917.

<sup>3</sup> Enquête de l'*Action française*: *Notre avenir Politique*, 1922.

affinée peut-être que celle-là qui nous est donnée comme article de Paris, mais c'est un français pur, si nous savons le protéger des infiltrations saxonnes, qui sonne bon et franc. Si canadiennes qu'elles soient par l'inspiration, nos lettres, d'expression française, feront partie du grand tout de la littérature française. De plus, c'est vers la France, invariablement, que la pensée canadienne se tourne, comme vers le seul foyer de culture qui soit en harmonie avec ses aspirations. C'est à la France qu'elle demande des directives spirituelles, à cette France qui, depuis des siècles, a donné les plus beaux fruits du génie latin. Là-dessus, la doctrine de l'*Action française* n'a jamais varié. Et ce n'est qu'en dénaturant cette doctrine que l'on a pu nous prêter parfois le parti pris de nous ne savons quel isolement intellectuel, où la pensée canadienne, repliée sur elle-même, et satisfaite de ses indigences, aurait brisé avec ses racines spirituelles.

Catholique et française dans son essence, notre littérature sera canadienne dans ses réalisations. Cela veut dire que nos livres, faits par des Canadiens, s'attacheront à rendre l'âme de nos gens, à peindre et à interpréter le milieu où ils vivent, les paysages qui les entourent, de façon si précise, et si impérieuse, qu'il ne saurait y avoir de doute, dès le premier contact, sur la nationalité de leurs auteurs. Inconsciemment, dans certaines couches sociales, mais intensément chez ceux des nôtres qui réfléchissent, le désir a surgi d'une véritable autonomie, pourrait-on dire, dans le domaine des arts et de la pensée. De plus en plus, on a le désir de *faire* canadien, on nourrit l'orgueil de donner à sa vie, à ses institutions, aux choses même du commerce, de l'industrie, un caractère distinctif, qui dise la jeune puissance d'un peuple en pleine évolution ascendante, fier des énergies qui

sont en lui, confiant que l'avenir lui appartient. Les nôtres sentent que, s'ils veulent être assurés de survivre, ils doivent tendre vers cette virilité intellectuelle qui devient, à un moment donné, la marque des peuples adultes.<sup>4</sup> Ils savent aussi que le livre, le journal, la pensée écrite sera parmi les premières manifestations de cette virilité.

« Il y a trois siècles, écrit encore le P. Forest, que nous sommes un peu gêné de citer si abondamment, il y a trois siècles que le pays agit sur le type français. Etablis dans des régions si différentes de la France, en perpétuel contact avec les Anglais, soumis à des conditions de vie absolument nouvelles, il ne se peut pas que nous n'ayons été profondément modifiés. Et puis, on ne peut faire qu'il n'y ait un siècle et demi d'histoire entre la France et nous; un siècle et demi de crises politiques, intellectuelles, pour la France, et, pour nous, de lutte obscure pour notre survivance. La France continue une histoire plusieurs fois séculaire, et nous commençons à peine la nôtre. Nous avons des souvenirs, des intérêts, des préoccupations et des espoirs qui ne sont plus tout à fait les mêmes. Si donc l'âme canadienne est une âme française, elle est une âme française avec des caractères distincts, particuliers, dont on doit tenir compte dans l'organisation de notre vie intellectuelle. »<sup>5</sup>

C'est cette âme française, mais acclimatée au pays, que nos artistes devront exprimer. Et c'est ici que se pose la question: par quel moyen pratique, immédiatement à leur portée, les écrivains canadiens réaliseront-ils leur grand rêve?

<sup>4</sup> Cf. P. Forest, O. P., article cité.

<sup>5</sup> Article cité.



Une littérature canadienne fortement caractérisée, qui garderait son originalité propre dans la littérature française, n'est possible, semble-t-il, que si nous savons nous mettre à l'école de la décentralisation, si, en d'autres termes, nous acceptons une discipline franchement régionaliste. Nous n'avons pas intérêt, comme peuple, à produire des oeuvres qui se confondent avec les oeuvres françaises de même rang. Notre pays sera toujours une province intellectuelle de la France; c'est comme écrivains de cette province que nous devons nous distinguer des autres. Le régionalisme littéraire n'est pas seulement un mot. Il consiste, disait Barrès, à dégager la nuance d'âme particulière à chaque pays. C'est une doctrine vigoureuse, pleine de sève, vers laquelle se tournent, dans un même pays, ces groupements homogènes, de formation et de culture personnelles, qui désirent participer, avec un apport original, à la vie intellectuelle de la nation. C'est de ce côté, écrivait récemment M. Armand Praviel, parlant pour la France, que « notre littérature épuisée peut retrouver une verdeur, une jeunesse nouvelle. »<sup>6</sup> Disons que chez nous, qui ne sommes pas seulement une province intellectuelle de la France, mais une province séparée, autonome, douée d'une existence nationale qui nous est propre, le régionalisme devient synonyme de littérature nationale. Il n'a pas d'autres sens à l'*Action française*. Le régionalisme est partout, et de plus en plus, en faveur. Rappelons en passant : pour l'Espagne, le régionalisme catalan ; pour la Belgique, le régionalisme wallon ; pour la France, ces différentes formes

<sup>6</sup> Armand Praviel : *Provinciaux*, Paris.

de régionalisme, ou de provincialisme littéraire, qui donnèrent toute une floraison d'oeuvres, dont, au premier rang, cette merveilleuse *Mireille* de Mistral.

Au Canada, malheureusement, ce seul mot de régionalisme respire une odeur de bataille. Nous avons eu nos ennemis du régionalisme, qui, détestant le mot plutôt que la chose, qu'ils comprenaient d'ailleurs mal, étaient toujours prêts à partir contre lui en campagne. On en rétrécissait la doctrine pour la mieux pourfendre et on la tenait responsable de tous les avortements littéraires. On brouillait tout, tenant le régionalisme pour synonyme de folk-lore, ou d'études de vieilles moeurs canadiennes, comme s'il n'était pas et ne voulait pas être synonyme de littérature canadienne tout court. Mais nous sommes loin de la querelle entre régionalistes et exotiques; ne la ressuscitons pas. Les uns et les autres cherchaient une forme d'art propre à enrichir notre avoir littéraire. Disons seulement que les derniers, si désintéressés qu'ils fussent, avaient pris le chemin le plus long pour atteindre au même but que leurs amis régionalistes, et peut-être même pour ne point l'atteindre du tout.

Le régionalisme a donné des fruits, à l'étranger encore plus que chez nous, et les écrivains canadiens, chaque jour davantage, sentent que le salut est de ce côté. C'est M. Louvigny de Montigny qui écrit: « Débarrassons-nous donc de ces clichés d'exotisme et de tous ces procédés hétéroclites qu'il est d'ailleurs si malaisé d'utiliser à coup sûr... Nos jeunes littérateurs n'arriveront à rien en s'écartant de la nature canadienne... »<sup>7</sup> C'est, au cours d'une enquête restée célèbre, M. Antonio Perreault qui donne cette direction: « Souhaitons que nos

<sup>7</sup> L. de Montigny, préface de *Maria Chapdelaine*.

écrivains étudient tout d'abord les faits et la nature de notre pays, regardent nos lacs et nos montagnes... Ils formeront ainsi leur âme canadienne. C'est ainsi, en tout cas, qu'ils aideront le sens national à se maintenir; ce sentiment patriotique ne saurait s'accommoder d'une autre conception de notre littérature.»<sup>8</sup> M. l'abbé Groulx, ce grand semeur d'idées, n'hésite pas à dire de son côté: «Grâce à Dieu... notre littérature de demain, catholique et française, promet de se faire bravement régionaliste... Souhaitons que l'on s'avise une bonne fois de la richesse de la matière canadienne et de la nécessité d'oeuvres urgentes.»<sup>9</sup> Enfin, on a vu un jeune écrivain comme M. Robert de Roquebrune, l'ancien directeur du *Nigog*, un des chefs de notre mouvement exotique, nous donner de Paris, où il vit depuis quelques années, deux romans canadiens, *Les Habits rouges* et *D'un océan à l'autre*, oeuvres de valeur inégale, si l'on veut, mais qui s'inspirent de la doctrine régionaliste.

Ce retour au bon sens était inévitable. Nous ne pouvions toujours piétiner sur place, tourner dans un cercle, nous acharner à tracer un sillon où la semence ne germerait point. Nous ne voulons pas dire, loin de là, que des tentatives exotiques comme le *Paon d'Email*, de M. Paul Morin, ou *Poèmes de Cendre et d'Or*, du même, sont à dédaigner. Elles sont ce que nous avons de mieux en fait d'art ciselé. Mais le livre exotique, même fait de main de maître, reste un livre d'inspiration étrangère, qui n'est pas, au vrai sens du mot, une contribution à la littérature nationale. D'ailleurs, l'exotisme n'est qu'un genre, un genre en voie de disparition. Il a pu avoir sa

<sup>8</sup> Article cité.

<sup>9</sup> Article cité.

raison d'être, à certains moments, quand les moyens de communication entre les continents étaient médiocres, les échanges entre les différents pays difficiles, que l'Orient gardait, pour tout le monde occidental, un charme fait de mystère et d'étrangeté. Les Français eux-mêmes ont perdu beaucoup de leurs illusions exotiques. « En vérité, écrit Ernest Babut, la littérature exotique n'a encore été jusqu'à présent qu'une foire aux images. »<sup>10</sup> Et M. Louis Bertrand résume comme suit le problème : « D'ailleurs, à mesure que nous avançons, je suis persuadé que les générations nouvelles comprendront de moins en moins ce que l'on entendait autrefois par exotisme ou couleur locale. Il n'y a plus d'exotisme depuis que le premier venu peut parcourir la planète en paquebots et en chemins de fer et que les moeurs et les usages tendent à se rapprocher partout. »<sup>11</sup>

L'écrivain n'exprime bien que ce qu'il connaît. L'écrivain canadien né au Canada, qui vit dans son pays, le comprend, en sait l'histoire et les luttes, qui saisit l'âme de la race, cette âme complexe, faite de beaucoup de foi, d'un peu de tristesse, de gaieté aussi, d'un grand fond de volonté et d'énergie, cet écrivain, mieux que tout autre, est préparé pour écrire des choses de chez nous. Il lui suffit de coordonner, de savoir utiliser où il convient, chacun en leur temps, les éléments qu'il a entre les mains. Un étranger comme Louis Hémon viendra vivre au pays de Québec pour s'adapter, pourrait-on dire, au pays et au peuple à qui il demande la matière d'un livre. Cette méthode est la seule bonne si l'on veut atteindre à ce caractère de vérité, et comme dit Paul

<sup>10</sup> Ernest Babut : *Cahiers indo-chinois*, 5ième cahier.

<sup>11</sup> Cité par Cario et Régismanset : *L'Exotisme*, Paris, 1911.

Bourget, de *crédibilité*, sans quoi l'oeuvre risque de paraître factice. On connaît le mot d'*Alphonse de Chateaubriant*, l'auteur de ce chef-d'oeuvre régionaliste qu'est *La Brière* : « Pour écrire ce livre, (*La Brière*), j'ai vécu parmi les Briérons pendant plusieurs mois chaque année, parcourant le pays jour et nuit. Durant tout ce temps, j'ai pu m'assimiler la vérité profonde de l'âme, des moeurs et du paysage. »<sup>12</sup> Comme il y a loin de ce procédé à celui des artistes qui prétendent peindre le Japon ou la Chine de leur cabinet de travail, s'inspirant de récits, de dragons de cuivre ou de kakémonos fabriqués pour l'exportation.

A-t-on songé à ce que Loti lui-même, l'*exotiste* moderne par excellence, doit à cette méthode du contact direct ? Loti, exotique, est probablement un des écrivains français qui appliquèrent avec le plus de bonheur les théories régionalistes. Ses pages les plus célèbres doivent leur originalité, non pas à l'apport oriental, mais aux qualités régionalistes qui sont en lui. L'écrivain régionaliste met son pays dans ses livres ; il dit la nature, les moeurs de cette partie de terre qui est son *chez soi*. Or Loti, depuis l'enfance, depuis cette *prime jeunesse* tant regrettée, n'a guère de *chez soi* sur la terre ferme. Officier de marine, par goût et par profession, la mer devient bientôt son véritable milieu. Cette mer, il la connaît. Il l'a vue calme, en colère, de jour et de nuit, il l'a vue illuminée de soleil, noire sous l'orage, à l'orient, à l'occident, à l'équateur. Peu à peu, c'est dans son évocation de la mer que l'art de Loti atteint à son plus haut degré de perfection. Ses livres les plus vivants, les plus vrais, sont ceux de la mer, *Pêcheur d'Islande*, *Mon frère*

<sup>12</sup> Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...* 1ère série.

*Yves, Matelot*. Si l'on trouve dans son oeuvre cent descriptions de la mer, il n'en est pas deux qui se ressemblent, et chacune d'elles a sa valeur d'art. C'est ainsi que Loti, de façon indirecte si l'on veut, prend figure d'écrivain régionaliste.

Le premier devoir de l'écrivain canadien est donc de connaître son pays, le sujet qu'il entend exploiter, les matériaux épars qu'il réunira autour de lui, qu'il fondra dans ce tout ordonné qu'est l'oeuvre littéraire. Son attention se portera d'abord vers l'histoire, car c'est surtout par l'histoire, selon l'expression de M. Léo-Paul Desrosiers,<sup>13</sup> que l'on réussira à nationaliser vraiment la littérature canadienne. Il faut se garder, en littérature comme en art, de briser les liens qui unissent les hommes d'aujourd'hui aux générations disparues. Nous sommes étroitement liés au passé. Le présent perd immédiatement de sa valeur si nous l'isolons de tout ce qui fut avant nous, de ce qui nous aida à devenir ce que nous sommes. Or, écrit encore l'abbé Groulx, « nous nous promenons en aveugles dans un paysage de beauté et de souvenirs. Si nous songions aux cicatrices que la patrie porte encore à son visage aimé, aux leçons d'énergie qui jaillissent du sol devenu producteur de blé! »<sup>14</sup> Ce sol, il importe de le connaître, de l'aimer mieux en le connaissant mieux. Il faudra se pencher, pour y arriver, sur ces sciences qui rebutent au premier abord, et qui s'appellent la géographie, physique et humaine, la géologie, la topographie; il faudra se familiariser avec le milieu à décrire, le peuple qui l'habite, la langue que parle ce peuple.

<sup>13</sup> *L'Action française*, février 1919.

<sup>14</sup> Article cité. Cf. *Dix ans d'Action française*, Montréal 1926

Ce travail fait dans les choses d'ordre général, on passera à celles d'ordre plus immédiat. L'écrivain étudiera soigneusement, dans la grande, la petite patrie qu'est la sienne, ou celle qu'il adopte pour les fins de son oeuvre. Il la situera dans l'histoire et la région, se pénétrera de la chronique régionale et locale. Il sera curieux, et cela importe, des flore et faune du milieu exploité. Il voudra parler avec connaissance des essences forestières, des fleurs dans les champs, des légumes dans les jardins; il connaîtra les bêtes qui animent les broussailles, les oiseaux qui nichent dans les taillis ou le faite des granges, les poissons des rivières et des lacs, les insectes qui infestent l'air, mangent les feuilles, fourmillent sous les pierres.



Telles sont, dans l'ensemble, les idées que professe l'*Action française* à l'endroit des lettres canadiennes et, par ricochet, des arts plastiques. On conviendra que pareille doctrine n'a rien de rigide. Crier à l'antinomie entre le thème régionaliste et le thème général ou humain, c'est s'abandonner à de la haute fantaisie. Pour nous en tenir au roman, en quoi des romans régionalistes comme *Maria Chapdelaine* ou *La Campagne canadienne*, qui impliquent l'étude d'âmes canadiennes, interdisent-ils à l'écrivain des études de psychologie générale? A quelques-uns, il est possible, cependant, que cette doctrine paraisse trop particulariste, mais nous avons pour nous qu'elle est fondée sur la raison, la discipline de l'esprit. Nous serions bien malhabiles de chercher par des chemins détournés les directives que nous offre, toutes éprouvées, l'expérience. Nous ne condamnons pas ceux qui tra-

vailent dans un autre sens, qui cherchent ailleurs la lumière; chacun est libre de se diriger où il veut, pourvu que le but s'accorde avec le devoir. Mais nous croyons que les jeunes écrivains arriveront plus sûrement au succès, sachant se pencher sur le pays, que ceux-là, le front plein de rêves, qui disperseraient leur force et leur talent dans la poursuite du mirage. « Animatrice du sens national, dit M. Antonio Perreault, notre littérature devra s'enrichir d'expressions, de sensibilité, d'images et de pensées inspirées par les hommes et les choses du pays canadien ». <sup>15</sup> Toute notre doctrine tient dans ces quelques lignes, qui résument en quelque sorte les pages qui précèdent. Une littérature n'existe que si elle exprime, avec une originalité puissante, le génie d'un peuple. Mettrons-nous ou ne mettrons-nous pas, sur des oeuvres d'art, l'empreinte du génie national? Notre problème littéraire ne se pose pas autrement.

Mistral, le grand félibre, interrogé un jour, vers 1894 sur les idées qui pouvaient sauver la France de la désorientation intellectuelle dont elle souffrait alors, formula ainsi sa réponse: le remède, « c'est de remettre dans les coeurs le goût des *causeto de l'oustau*, l'amour matériel du sol natal, le respect de la langue, des moeurs et des traditions ancestrales, et dans les têtes le sentiment intime du génie de la race. Rouvrez ces sources de sentiment et de pensée, et tout en sera rafraîchi, la littérature et l'art, comme la conception de la vie et la notion du devoir. Et si le feu sacré du grand patriotisme s'éteignait, c'est sur l'autel des petites patries qu'on trouverait à le rallumer. On est d'autant plus

<sup>15</sup> Article cité.

Français qu'on est plus provincial, au bon sens du mot. »<sup>16</sup>

Il y a là tout un programme, qui s'applique merveilleusement au Canada français et à sa littérature. Nous faisons nôtre la conclusion, l'adaptant à notre cas : on est d'autant plus Français qu'on est plus Canadien. Et nos lettres seront d'autant plus françaises qu'elles seront plus canadiennes, d'autant plus canadiennes qu'elles seront plus catholiques. Ce que nous réaliserons dans le sens d'une littérature franchement canadienne, pour la gloire de notre pays, le sera pour la gloire de la littérature-mère, celle de la vieille France, que jamais nous n'avons cessé d'aimer.

L'ACTION FRANÇAISE.

#### DIMANCHE vs CINÉMA.

L'enquête sur le cinéma est finie. Mais le devoir des pères et mères de famille soucieux de l'avenir de leurs enfants, le devoir des catholiques attachés à leur foi et au maintien de nos traditions, continue. Il est même plus urgent que jamais. Car la parole est maintenant à nos gouvernants, c'est-à-dire à ceux que nous avons élus, qui nous représentent, qui doivent parler et agir en notre nom. Il faut donc leur dire hautement ce que nous pensons et ce que nous voulons. Or sur la question du dimanche le devoir des catholiques est tout tracé. Ils n'ont qu'à suivre les directions de leur évêque, qu'à les appuyer, qu'à s'efforcer de les faire triompher. C'est ce que rappelle avec logique et vigueur le curé de la cathédrale de Montréal, M. le chanoine Harbour, dans une brochure que vient de publier *L'Oeuvre des Tracts*. C'est un vibrant mot d'ordre, c'est une direction claire et ferme appuyée sur les plus hautes autorités que contiennent ces pages. Il faut les lire, les répandre, s'en pénétrer et... se mettre à l'oeuvre. La brochure ne se vend que 10 sous l'exemplaire franco, \$6.00 le cent. S'adresser à l'*Action Paroissiale*, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

<sup>16</sup> Cité par Eugène Lintilhac: *Les Félibres*, Paris, 1895.